Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 29

Artikel: A propos de bottes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212263

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VIEILLE CHANSON

Notre vie est comme l'amour
Plaisir et douleur tour à tour.
Voilà la ressemblance.
Mais l'amour jusque dans les pleurs
Nous fait goûter quelque douceur.
Voilà, voilà, voilà, voilà la différence.

Le vin, l'amour sont un poison.
Tous deux nous ôtent la raison,
Voilà la ressemblance.
Mais nous préférons le vin vieux
Et l'amour nouveau nous plait mieux.
Voilà la différence.

C'est en guerre comme en amour,
Qu'on bat traitre et qu'on rompt toujours,
Voilà la ressemblance.
Mais en amour, quelle douceur,
Etre vaincu, c'est un bonheur,
Voilà la différence.

Avant le jour de son hymen
La jeune fille de Carmin
Ne se sert point en France.
Mais femme elle en met hardiment.
De fille à femme bien souvent.
Voilà la différence.

Maman me dit : Fuyez l'amour,
Il vous tuera, c'est un vautour.
Ah, quelle médisance.
Loin de tuer ce bon vautour
A tous, hélas, donne le jour,
Voilà la différence.

(Communiqué par A. Burmeister.)

A propos de bottes. — Un ex-valet enrichi se mit soudain en tête de faire des armes. Il se présente dans une salle d'escrime. On lui donne un fleuret, en l'invitant à l'essayer. Il s'en défend, disant :

— Je n'ai jamais appris à tirer une botte.

— En effet, répond un assistant, Monsieur en tirait toujours deux.

LA FITA DE L'IGUIE

Se vo z'allâvi pè lo velâdzo de *Pomablliet* et que vo dèmandâvi âi Pomablliètsard quinta fîta l'è la pe balla dau monde, su su quemet de mè dzo que repondrant : « L'è la fîta de l'iguie à Pomablliet. » Et l'ârant rézon. Laissî mè vo la racontâ.

Pè Pomablliet l'avant jamé z'u tant d'iguie. Lè crôuïe leingue preteindant mîmameint que l'ètant por cein qu'on lâi bèvessâi lo pe crâno vin dau paï et que lo laci lâi ètâ bin pe èpais que pertot âotra part. Mâ l'ètâi eimbèteint principalameint po abrèvâ. L'ant tant fé dâi pî et dâi man que l'ant fini pè trovâ à n'on quart d'hâora dau velâdzo onna pucheinta source. L'atsetâ, crozâ dâi regalle, lâi betâ dedein dâi *bornî* (tuyau) ein bou, perci ein grantiau, appondu avoué dâi bouâte ein fè (dâi bouâte de bornî, l'è su) et fére on biau bornî âo mâitet dau velâdzo avoué onn' eintse que represeintâve lo mor d'on hommo, tot cein n'a pas prâi mé de teimps âi Pomablliètsard que n'ein faut âo Conset Nationat po dèvezâ dâi troupe que faut einvouyî à Lozena. Lè dzein de Pomablliet l'ètant conteint et sti coup l'arant de l'iguie.

L'ant dan dècidâ de fére 'na granta fîta, mîmameint on prix de jeunesse. La musiqua dèvessâi djuvî âo momeint que l'iguie l'arreverâi âo bornî. Por cein lâi avâi rein qu'à doutâ on boutson que l'ètâi à la source. L'iguie s'einfatera dedein lè bornî riqueraque et de ion à l'autro tant qu' à la fontanna. Adan à sti momeint la musiqua dèvessâi djuvî :

La peinture à l'huile,
C'est bien difficile,
Mais c'est pas si beau
Que la peinture à l'eau.

Dan l'ètant ti prêt : lo syndico, que l'avâi preparâ on discou à fére bisquâ lo menistre ; l'artilleu, que dèvessâi terî dâo mortâ ; et lo diretteu de la musiqua que l'avâi sa baguietta ein l'air, prêt à fière.

Mâ l'hôra l'ètâi quie, et l'iguie n'arrevâve pas. Porquie nê doutâvant-te pas lo boutson à la source. Lo prèsident de la gyme, que l'ètâi vi quemet dâi niole quand fâ de l'oûra, châote damon et revint ein deseint :

— Lo boutson l'è via lâi a dza onn'hâora. Crâio que l'iguie pâo pas avau.

Et veretablliameint l'iguie n'è pas arrevâïe clli dzo. L'a faliu contremeindâ la fîta. Lo leindèman, on s'è remet à crozâ et séde-vo que lâi avâi ? Tot bounameint çosse :

Ion dâi bornî, rein que ion portant, l'avâi ètâ âoblliâ de percî.

Marc a Louis.

Le merle blanc.

Extrait d'un vieil almanach.

Elise veut se marier :
La pauvrette est bien pardonnable ;
Lors, à un père vénérable
Elle demande d'aviser.
Mais elle veut que son amant
Ait tout au moins une chaumière ;
Qu'il n'aime le jeu ni la bière,
Ni le vin, ni l'amusement.
« Reviens demain, frappe à la porte
De notre modeste couvent ! »
Répond le père, et de la sorte
Econduit la belle en riant.
Ah ! de manquer elle ne garde ;
Trouva son moine au rendez-vous
Tenant à la main son époux.
Il lui dit : « Tiens, vois-le, regarde,
Il hait et le vin et la bière,
Et porte avec lui sa chaumière. »
Disant ces mots, le vieux cagot
Donne à la belle... un escargot.

LE TRÉSOR DE GUERRE

Nous avons, dans l'un de nos derniers numéros, reproduit, avec l'autorisation de l'auteur, un chapitre du nouveau et très intéressant ouvrage : *L'Allemagne casquée*, de notre compatriote Victor Tissot.

En voici encore un chapitre ; il a trait à la fameuse tour de Spandau, la « tour du Trésor ».

A Spandau, j'ai mis la tête à la portière, attiré par les sons militaires d'une musique de cuivre : des soldats dansaient dans un jardin, sous une guirlande de lanternes.

Spandau est à la fois une forteresse, un pénitencier, une fonderie de canons et une fabrique de munitions ; 5000 ouvriers y travaillent à l'anéantissement des ennemis de la Prusse. Et c'est aussi la « prison » du Trésor de guerre : l'or français, l'or des milliards, l'or de la rançon, l'or des prochaines batailles est emprisonné et détenu dans les souterrains de la Tour de Jules (*Juliusturm*). La veille de l'attaque brusquée, on ouvrira le cachot aux portes de fer, et l'or meurtrier, l'or cruel, l'or féroce et impitoyable s'élancera dans l'arène comme une bête fauve. Cet or dénaturé payera les premières trahisons, les premières mobilisations, les premiers assassinats de peuples.

La Tour de Jules est la tour sacrée de l'Allemagne, la tour mystique dont le Kaiser porte les clés suspendues à son épée ; c'est le coffre-fort de pierre, le sanctuaire et le tabernacle où la Prusse a enfermé la Guerre.

Quand les cinq milliards de la rançon descendirent en pluie d'or sur Berlin, on sait que l'Empereur en fit deux parts : l'une, la plus grosse, fut cachée et enfouie dans les caveaux blindés de la forteresse de Spandau ; l'autre part du butin alla sous forme de récompense et de dotation, aux habiles diplomates et aux valeureux guerriers qui avaient si bien conduit l'expédition militaire et l'opération commerciale de la campagne de France.

Mais si les milliards entassés en lourdes piles sont encore intacts, derrière les hautes murailles de Spandau, ceux qui furent distribués à la curée, entre les chefs vainqueurs et pillards, s'évanouirent en leurs mains comme des bulles de savon.

Princes, généraux, hommes d'Etat, tous ceux qui avaient dévalisé la France et touché à l'or français, à l'or magique, à l'or enchanté, furent frappés d'une sorte de maléfice et se ruinèrent incontinent en des spéculations malheureuses.

Le drapeau français flotta sur la Tour de Jules. Napoléon la visita le 28 octobre 1806, et donna des ordres au général Chasseloup, commandant de génie de l'armée, sur les améliorations à faire aux fortifications de la place.

La nuit était claire, la tour du Trésor profilait sa lourde masse arrondie, proche de la station où le train s'était arrêté, à l'endroit où la Sprée unit ses flots sales à ceux de la Havel. Les fusils des sentinelles luisaient sous la lune.

Toujours prévoyante, la Prusse eut déjà en 1870 son Trésor de guerre qui lui permit de mobiliser les armées du Sud, sans attendre les crédits des Parlements. Grâce à sa réserve d'or, elle put maintenir le cours de ses billets.

« Pour faire la guerre, a dit le prince Eugène de Savoie, il faut de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent. » La Prusse pratique et prévoyante a mis l'or des milliards en réserve dans un but sur lequel il est inutile d'insister[1].

Le train file et la Tour de Jules à laquelle la nuit donne un air sinistre et fantastique disparaît comme un château du diable.

La locomotive court vite, le pays est plat comme la main. Minuit sonne quand nous arrivons à Ludwigslust ; près de là, Théodore Kœrner, le Tyrtée de la guerre de 1813, repose à l'ombre d'un vieux chêne. Sa tombe est un lieu de pélerinage pour les patriotes qui ont fait leur bréviaire des strophes célèbres du poète :

« *C'est une guerre sainte, une croisade! Point de quartier ! Si votre épée se brise en frappant les Français, étranglez-les sans remords ! Et surtout vendez chèrement votre dernier souffle de vie !* »

Victor Tissot.

[1] En 1913, la « pacifique » Allemagne tripla son trésor de guerre, mais que ces sommes sont ridicules comparées aux centaines de milliards que coûte déjà la guerre actuelle !

SIGNALEMENTS

Les deux signalements que voici sont extraits d'une publication à l'usage spécial des autorités judiciaires et des agents policiers.

« *Inconnu sourd-muet.* — Dans le district de ***, il a été arrêté un inconnu sourd-muet, 40-50 ans, 160 cm., épaules assez larges, cheveux rouges, grisonnants, barbe rouge, yeux gris, front moyen, gros nez à grande racine... Souliers en bois, possède quelques pièces de 5 et 10 centimes et aussi quelques sous français d'où l'on déduit qu'il arrive d'une contrée française, *ces sous ont aussi plutôt l'accent français.* — Aviser la préfecture de ***. »

Que dites-vous de ces sous qui ont plutôt l'*accent* français ? Si avec cette précieuse indication nos limiers ne découvrent pas du coup le nom du personnage, c'est qu'ils ne savent pas leur métier.

* * *

« X., poursuivi pour vol. En fuite. Teint roussé... Oreilles gelées (le signalement est du 15 août)... Taches de mère sur les omoplates. A conduire à ***. »

Ce voleur qui a de si singulières omoplates et qui a le toupet de se promener au mois d'août avec des oreilles gelées, doit être un bien sinistre gredin.